
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 17/3 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.3.54255

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

tion und Julirevolution. Zusammen mit Toby Appels Studie über die Auseinandersetzung zwischen Georges Cuvier und Etienne Geoffroy St. Hilaire liegen somit zwei Arbeiten vor, die zusammengenommen die Geschichte der Naturgeschichte in der ersten Hälfte des 19. Jh. nicht nur unter dem Aspekt der internalistischen Entwicklung abhandeln, sondern nach dem gedanklichen, sozialen und institutionellen Entstehungsumfeld sowie der Rezeption bzw. Popularisierung zentraler Theorien und Figuren fragen.

Die Theorien von Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Monet de Lamarck (1744–1829) werden in ihrer Bedeutung für die Naturgeschichte z.T. mit der kopernikanischen Wende in der Astronomie verglichen (Gregory Bateson). Lamarck legte die erste zusammenhängende Entwicklungslehre vor, nach der alle Lebewesen unter dem Druck der Umwelt sich aus früheren, einfachen Formen entwickelt hätten. Er suchte nach einer Theorie, die Präzision (nach dem sammelnden, katalogisierenden 18. Jh.) mit einer einheitlichen Vision der Natur (zum Zeitpunkt der Ausdifferenzierung der Naturgeschichte in verschiedene Disziplinen) verband, ohne jedoch auf kosmologische Hypothesen zurückzugreifen. Er vertrat den Anspruch, mit seiner »terrestrischen Physik« die dynamischen Gesetze zu erklären, die die Veränderung der Erdoberfläche als Ganzem, der organischen Körper, die darauf leben, sowie der inorganischen Körper, die sie bilden, bewirkten, also physikalische, chemische und biologische Phänomene zu integrieren. Etliche Einzelheiten mußten später aufgegeben werden, aber der Lamarckismus bereitete durch seine Verbreitung v. a. in England das Klima für die Rezeption des Darwinismus vor.

Corsi analysiert aber nicht nur die Entwicklung von Lamarcks Ideen, sondern untersucht die Beziehung zwischen der Genese der transformistischen Ideen und der allgemeinen Debatte in der Naturgeschichte vor und nach der französischen Revolution. Ohne institutionengeschichtliche Trockenheit verdeutlicht er zum einen am Machtkampf um die zentralen Institutionen des französischen Wissenschaftslebens wie das Musée d'Histoire Naturelle oder den Jardin des Plantes, daß schon Georges Buffon trotz seiner Dominanz im späten 18. Jh. das Forschungssystem nicht vollkommen kontrollierte. Indem er aufzeigt, wie intensiv dann transformistische Ideen v. a. unter den Paläontologen diskutiert wurden, deren Ideen Lamarck z.T. aus Sorge um die Zukunft der eigenen Konzeptionen öfter ignorierte, rückt er zum anderen den Mythos des ebenso einsamen wie revolutionären Theoretikers der graduellen Veränderung aller Lebensformen zurecht. Dieser Mythos konnte sich bei guter Pflege um so leichter erhalten, als sich nach der scharfen Dichotomisierung auch der Wissenschaft durch die französische Revolution die Auseinandersetzung im frühen 19. Jh. eher unter einer Decke des Schweigens vollzog.

Corsi zeigt, wie trotz inhaltlich z.T. nicht ganz akkurater Übernahme die Popularisierung der Lamarck-Thesen in England die Rezeption Darwins vorbereitete. Yvette Conry dagegen hat aufgewiesen, daß der Lamarckismus in Frankreich die dortige Darwin-Rezeption eher verzögerte als beschleunigte. Corsi demonstriert mit seiner Verbindung von geistes-, institutions- und rezeptionsgeschichtlichem Ansatz, wie komparative Studien angelegt sein könnten, um Aufschluß über den jeweiligen Stellenwert von Wissenschaft in verschiedenen Gesellschaften und damit Aufschluß über diese Gesellschaften selbst auf dem Weg in die Moderne zu erlangen.

Martina KESSEL, Berlin

Johannes WILLMS, Paris. Hauptstadt Europas 1789–1914, München (C. H. Beck) 1988, 563 p.

Né en 1948, historien de formation, journaliste de profession, l'auteur donne, dans cet ouvrage clair et agréablement écrit, une vue synthétique – ou panoramique – de l'histoire de Paris entre deux dates clefs, 1789 et 1914. Sont rappelés les grands événements politiques en même temps que les phases successives du développement urbain, l'histoire de la culture et celle de la

société: le lecteur est invité à comprendre comment, en un peu plus d'un siècle – il est vrai décisif dans l'histoire de l'Occident –, la capitale de la France est devenue, à la veille de la guerre de 1914, »Hauptstadt Europas«.

L'essentiel des articulations se noue à travers le prisme politique. Le plan, peut-être un peu trop strictement chronologique, répartit en 7 chapitres continus, ouverts chacun par une citation appropriée, l'espace clos des révolutions et des guerres: 1789, 1799, 1815, 1830, 1848, 1870... Vision globale et structurée d'un monde complexe où les »dominantes« eussent gagné à être dégagées plus nettement, peut-être même au détriment de l'information qui se veut complète, objective et précise, dans la guerre comme dans la paix.

Le développement préliminaire »Paris à la veille de la Révolution« est bien mené. Ville en pleine croissance dont il ne faut pas cependant surestimer l'importance au sein de la monarchie bicéphale: Paris–Versailles, face aux grandes métropoles provinciales qui prennent alors conscience d'elles-mêmes: Lyon, Bordeaux, Nancy, Strasbourg..., en grande partie grâce à l'action des intendants, des gouverneurs, des Parlements, mais aussi grâce à l'action d'une société éclairée dont les notables se retrouvent au sein des Académies et Sociétés de pensée. Sans doute la ville est symbole de la force et de la grandeur de la monarchie absolue, mais on le sait aujourd'hui, ces deux qualités ne doivent pas être surestimées par rapport à la montée des capitales européennes, Londres, Rome ou Vienne. Ces remarques faites, notons que l'auteur, fidèle au Tableau de Paris de Sébastien Mercier (1782–1788) s'installe au Palais Royal (ce qui est un bon choix), pénètre les arcanes sociales (»lumières et ombres«), s'intéresse à la vie des rues, des places, au progrès de l'hygiène, note l'importance de la compagnie des eaux de Paris. Bien au courant des travaux récents, il donne une large esquisse des classes sociales dans leurs structures et leurs mentalités sans négliger le problème de l'assistance dont Daniel Roche a mis en lumière les composantes (Le Peuple de Paris. La culture populaire au XVIII^e siècle. Paris 1981).

La Révolution provoque le choc décisif, du moins dans son principe, et dès ses débuts: la prise de parole des députés venus de toute la France qui retentira dorénavant à travers tout le pays, le retour du roi à Paris. La ville devient tribune et théâtre, pôle d'attraction et centre de diffusion, de gré ou de force. Peu à peu s'installent les agents du Pouvoir, courroies de transmission, et moyens techniques divers: les préfets, le chemin de fer, la route et la poste accentueront ce caractère de concentration politique. S'y ajoute le spectacle: »la fête révolutionnaire« (M. Ozouf) est essentiellement parisienne; les »sans culottes« chers à Richard Cobb créent à travers le pays une nouvelle fraternité. C'est le Paris »hors les murs« qui se crée alors et donne son auréole à la réalité conceptuelle en voie d'explosion dans tous les domaines. L'aspect urbanistique, encore peu étudié jusqu'ici, n'est pas négligé pas plus que n'est oublié »le Plan des artistes« défini par la loi du 4 avril 1793.

Une phase de consolidation intervient entre 1800 et 1815. La capitale de l'Europe est alors une réalité comme l'ont rappelé des travaux récents. 1815 et l'arrivée des Alliés – également le retour des émigrés –, 1830 et 1848, permettent de situer le rôle de la cité dans le mouvement idéologique européen: fin de l'emprise politique mais rayonnement spirituel (cf. le colloque de Strasbourg, Benjamin Constant, 1976 et Coppet 1980), en même temps qu'apparaissent les problèmes du nombre et la prise de conscience des problèmes sociaux. Refuge et creuset, Paris est une des capitales de la »Jeune Europe«.

Le second Empire (1852–1870) voit l'explosion urbanistique à l'étude de laquelle Louis Girard a posé les jalons. L'œuvre classique du baron Haussmann a été l'objet de lumières nouvelles: outre les propres mémoires du préfet sont utilisés les travaux de Anthony Sutcliffe, de Adeline Daumard, de François Loyer (Paris XIX^e s. L'immeuble et la rue. Paris 1987), comme pour la société (Louis Chevalier, Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris. Paris 1958), l'économie (B. Gille, Recherches sur l'origine des grands magasins parisiens. Paris 1955); la fête impériale est vue sous ses différents aspects; les expositions rendent compte de la vocation universelle de la capitale (Patricia Mainardi, Art and Politics of the Second Empire.

1988), sans négliger les richesses du catalogue de l'exposition au Grand Palais sur l'Art en France sous le Second Empire (11 mai-13 août 1979), révélatrices pour la vie quotidienne (le mobilier, l'orfèvrerie...).

Le siège de 1870 et la Commune de Paris (1871) marquent une rupture qui eut pu également constituer une fin en soi: sous le titre «vers la Belle époque» sont rassemblés tous les faits qui retracent l'extraordinaire foisonnement culturel, artistique et technique qui accompagnent, dans une ville de cette importance, la seconde révolution industrielle. L'impact parisien est un peu rapidement évoqué à travers les grandes causes nationales – politiques ou autres – qui font de la capitale la caisse de résonance de la nation: dès cette époque, s'inscrit une nouvelle définition de la capitale, définition qui s'affirmera au siècle suivant: celle où sont rassemblés les «médiats» que ce soit en lettres ou en politique: le rôle de la presse et des différents médiateurs est considérable.

Peut-être en conclusion eût-il été possible de mettre en lumière quelques lignes de pertinence-dont les colloques sur Paris (1. Croissance d'une capitale (1961); 2. Fonctions d'une capitale (1962); 3. Présent et avenir d'une capitale (1964) avaient défini l'ambition («promouvoir, s'il se peut, les recherches sur Paris qui demeurent encore de modeste importance...» Yves Renouard). Notons:

- l'importance des conditions naturelles qui définissent, plus que toutes autres, les contraintes et les possibilités liées aux personnages essentiels que sont l'eau, la forêt, les transports, l'énergie, l'assainissement et tous les problèmes de l'environnement: ville-jardin ou ville-béton, ce choix d'aujourd'hui se profile dès cette époque;

- l'importance des problèmes démographiques en rapport avec les travaux de l'école française et avec les travaux des équipes de recherches sur les structures sociales, en utilisant les actes notariés, les registres de l'enregistrement... L'étude des quartiers internes et des villages suburbains est révélatrice, de même que la mobilité où se retrouvent les «colonies provinciales» et les parcours quotidiens, tels ceux d'un Ménétra défini par rapport à un rural (D. Roche, Récits autobiographiques et lecture politique de la Révolution. Ménétra et Simon, in: L'Europe, l'Alsace et la France, Strasbourg 1986, pp. 359-369);

- la mise en évidence du rôle de creuset idéologique et social à toutes les époques dans l'affirmation comme dans la répression. L'auteur a fait une large place aux mémoires du temps, aux récits des étrangers (peut-être une liste systématique eût-elle été utile, au sein d'une bibliographie par ailleurs complète et bien informée; une discussion ou une étude critique des sources n'eut pas été inutile). L'histoire de Paris procède par enquêtes et par renouvellements successifs, confrontations diverses selon les époques entre la vision des politiques (ou des municipaux) et les réalités de l'alimentation (le ventre de Paris), du chauffage, (le flottage), de l'enlèvement des déchets... Les dates de référence auraient pu être aussi bien des «dates techniques» (la première grande gare, l'œuvre du préfet Poubelle...), que celles des révolutions politiques qui changent peu les conditions de vie des masses ouvrières, même si elles alimentent les conversations et les ambitions de la rue Saint-Honoré.

- restent enfin les études comparatives avec les autres grandes capitales: après l'«extinction des feux» en province, vont bientôt surgir les rivales européennes, définies plus par des réalisations architecturales que par des «styles» ou des concepts. La ville est création (œuvre de pierre et de bois); elle est mouvement (passant de la politique historico-topographique aux révolutions de la circulation); elle est «image» (Paris au XIX^e siècle. Aspects d'un mythe littéraire, Lyon 1989).

Au total, à l'heure où se met en place une Nouvelle Histoire de Paris, un ouvrage utile, bien mené, qui sollicite la méditation et une nouvelle lecture de la ville, au cœur même de l'ambiguïté – urbaine et nationale –, à la veille du premier grand cataclysme mondial.

Georges LIVET, Strasbourg